FEUILLETON
LES INVISIBLES DE PARIS.
PAR GUSTAVE AIMARD.
DEUXIÈME PARTIE.
PASSE-PARTOUT.
XXXV.
OÙ L'ON VOIT QUE SI L'AMOUR EST AVEUGLE, IL N'EST PAS LE SEUL DANS LE MONDE.
(Suite.)

Nous expliquerons maintenant le plus brièvement possible la situation dans laquelle se trouvait la nouvelle ville, et quels étaient les événements qui se préparaient, événements que le comte avait jugés assez graves pour y apporter le concours dévoué de toutes ses forces.

Ainsi que nous l'avons dit plus haut, les *régulateurs*, ces bandits, les moins honnêtes, assez habiles par l'impunité, n'avaient pas tardé à se considérer comme les véritables maîtres de la ville et à agir en conséquence. Nous citerons à ce sujet ce qui rapporte du témoin oculaire des faits. Par cet extrait, dont l'authenticité ne saurait être mise en doute, le lecteur sera plus à même de se rendre compte exactement de l'état de démoralisation complète dans lequel était tombée la malheureuse ville, menacée jusque dans son existence par l'odieuse tyrannie de ces brigands.

Le 15 juillet, c'est M. Ernest Fugiet qui parle, les *régulateurs* revenaient en bande de piller, de l'autre côté de la baie le camp de Contra-Costa, lorsque, sur la proposition de quelques-uns d'entre eux, ils se portèrent sur le quartier espagnol, qu'ils attaquèrent au cri de « América, » dont ils voulaient, disaient-ils, venger les griefs.

« La résistance fut vive. Le lutte se prolongea une grande partie de la nuit. Elle se termina par des scènes de meurtre et de pillage et par la destruction du camp espagnol.

« Ce sauvage attentat souleva toute la population.

« A la voix d'un sourageux citoyen, Samuel Brannan, que nous trouverons partout où il y aura une initiative à prendre ou quelque danger à conjurer, on se rassemble, un meeting s'organise. L'alcade Leavorth demande des volontaires : tout le monde se présente pour prêter serment.

« On se choisit des chefs, on s'armo, et quelques heures après on se porte à la réunion habituelle des *régulateurs*.

« Après une faible résistance, on les désarme et on en arrête vingt des plus redoutés.

« Le même jour, la population institue un jury et une cour de justice pour juger les prisonniers. Les formes furent rigoureusement observées, et, après un débat contradictoire, huit des prisonniers furent condamnés à la détention dans une prison que désignerait le gouverneur, et les autres à la déportation.

En lisant les lignes qui précèdent, ne se croirait-on pas transporté au milieu des siècles de moyen-âge, alors que la force seule faisait la loi !

Heureusement pour la nouvelle ville, le bonheur pratique des Américains les sauva d'un irréparable désastre et d'une ruine complète.

Cette réaction des honnêtes gens contre les brigands, la vigoureuse répression qui en avait été la suite immédiate, rétablit instantanément le calme, tout rentra dans l'ordre, et pendant quelque temps, Sacramento, San-Francisco, les deux villes les plus tranquilles et les plus sûres du monde.

Ces événemens s'étaient passés pendant l'absence de comte. Par miracle Marcos Prayo, le chef des brigands, réussit à échapper au châtiment qu'il méritait ! On ne sait.

Toujours est-il qu'il parvint à quitter la ville, dans laquelle il devait rentrer effrontément quelques jours plus tard, à la suite de la commune.

Les *régulateurs* avaient disparu, ou plutôt ils s'étaient transformés.

Expliquons ce changement incroyable, et possible seulement dans un pays, neuf, où la loi d'airain accorde à d'autres droits, où la liberté amène fatalement la licence, et à sa suite tous les excès.

Nous croyons que le lecteur sera curieux de connaître ces détails sur une contrée peu connue encore en Europe, bien qu'elle ait pendant près de dix ans occupé toutes les voix de la renommée.

Les *regulators* s'étaient tout simplement faits *vigilantes*, mot essentiellement américain, et pour cela même intraduisible. Ils avaient appelé à eux tous les *déçevés*, ou les déshérités de la déclassés du monde entier, qui s'étaient rués sur San-Francisco comme sur une curée, de plus, il arriva que ces vigilantes furent bientôt assez considérable de *convicts*, les uns échappés des pénitenciers d'Australie, les autres partis de Sydney avec leur *ticket of leave*, c'est-à-dire pratique, tous une insolence en rapport en Californie, dans le but bastamment déchiré de recommencer sur ce terrain nouveau leurs odieux exploits.

Une entente entière fut bientôt établie entre eux et les anciens *régulateurs*; une association se forma aussitôt, organisation d'autant plus redoutable, que les bandits, instruits par l'expérience, au lieu d'étaler leur cynisme au grand jour et de braver les honnêtes gens en face, agirent avec la plus extrême prudence et n'opérèrent que de manœuvres secrètes et mystérieuses.

Alors le meurtre, le vol et tous les crimes enfin recommencèrent à désoler la malheureuse ville; l'incendie s'y joignit, le fléau le plus terrible, et le plus redouté dans un pays où toutes les constructions étaient alors en bois ou même en toile.

Les choses prirent des proportions tellement terrassantes, que les honnêtes gens recommencèrent à trembler pour leur existence, et craignirent fort de sortir à tout prix de cette situation affreuse.

Le quinzaine de jours s'étaient écoulés depuis le retour du comte de Warrens à San-Francisco; il avait essayé vainement d'obtenir des nouvelles d'Edmée, qui, elle, lui aurait dit sans doute où se trouvait le scélérat, toutes ses recherches étaient demeurées infructueuses.

Son inquiétude était grande sur le sort de la jeune fille, dont il assumait la charge à cause du motifs de la nature la plus terrible ; car il ne se dissimulait pas que sa fiancée s'était engagée imprudemment dans une lutte sourde et acharnée où elle devait à chaque instant courir des dangers affreux, contre des gens impitoyables, qui ne reculeraient devant aucun crime pour assurer le secret de leur vengeance.

L'impossibilité complète dans laquelle il se trouvait de porter secours à celle qu'il aimait, ajoutait encore, s'il est possible, à son désespoir.

En effet, quel moyen employer ? Quelles mesures prendre ? Il ignorait même si la jeune fille était à San-Francisco, lorsque le malheur avait succombé, victime de son dévouement.

La ville était littéralement au pouvoir des bandits, qui relevaient la tête de plus en plus, et faisaient la loi aux honnêtes gens tremblants de terreur.

Une désarche indirecte ou mal calculée, pouvait non seulement compromettre le comte, ce dont il avait pas de souci, mais perdre celle qu'il voulait sauver et causer sa mort, si elle était au pouvoir de ses ennemis.

Cette perplexité était affreuse.

Un jour que M. de Warrens, assis dans un chaise, au coin de son cheminée, appuyait sa tête dans ses mains, se laissait aller aux plus douloureuses pensées, la porte de la chambre s'ouvrit et Mouchette entra doucement.

Le comte avait pris la gamin en grande amitié, pendant sa longue traversée du Havre à Monterey, il s'était plu à développer son intelligence et à lui donner les premiers principes d'une éducation que, depuis leur débarquement, il avait continuée, et dont le gamin, *étonné* à sa manière, avait profité avec une rapidité faisant l'admiration de tous ses amis. M. de Warrens avait attaché l'enfant à sa personne, non point comme un serviteur, mais comme un pupille. Il en aime dire que Mouchette adorait son protecteur

Au bruit de la porte ouverte et refermée, le comte avait relevé la tête :

— Que me veux-tu, enfant ? lui demanda-t-il.

— Vous remettre une lettre, monsieur.

— Une lettre de quelle part ?

— Je ne sais pas ; tout à l'heure, un homme que je ne connais pas me l'a mise dans la main en me disant : *Pour Monsieur-Kyd tout de suite ; s'il y a urgence ;* puis, avant que j'aie eu le temps de lui répondre, il a tourné les talons et disparu.

— C'est étrange, dit le comte, donne cette lettre.

Mouchette la lui présenta.

— Va-t-en, dit-il.

M. de Warrens étouffa en cri de joie ; en haut l'adresse, il avait reconnu l'écriture d'Edmée.

Il ouvrit la lettre en tremblant et la parcourut des yeux avec une agitation fébrile.

Ses sourcils se froncèrent ; il posa la lettre sur la table et demeura un instant pensif, un nuage avait passé sur son front et troublé sa joie.

Il reprit la lettre et la lut une seconde fois.

Elle était bien d'Edmée ; cette écriture était bien la même ; il n'y avait pas à en douter ; mais les pensées n'étaient pas les mêmes.

Ce n'était pas ainsi que la jeune fille parlait et écrivait ; il régnait dans cette lettre une gêne et un système de réticences continuelles d'impartialité et lui semblait incompréhensible.

Elle lui donnait un rendez-vous et le pressait de s'y rendre, la nuit même, sans prendre d'un instant. A plusieurs reprises, elle appuyait sur la recommandation de venir seul.

Pourquoi insister autant sur ce détail ?

De plus, la lettre que lui désignait la jeune fille était seulement fait pour lui donner rendez-vous.

Elle lui disait de venir à Sydney-Cove, dans une maison qu'il connaissait bien, et dont la plus grande partie était occupée par un Français.

Sydney-Cove était un quartier infect, composé de ruelles étroites et de bouges honteux ; c'est là que se réfugiaient tous les *desperados* de la ville, et d'où, comme un repaire inexpugnable, ils bravaient toutes les forces de la police, à peine organisée encore, et dont ils avaient recrutés parmi des gens plus dignes de rester avec les brigands qu'à servir leurs ennemis.

Le bar-room dont Edmée parlait dans sa lettre était un repaire infâme qui servait de quartier-général aux brigands du Sydney Cove, et où ils tenaient leurs séances nocturnes.

Il était évident que ce rendez-vous cachait un piège.

Le comte s'était vue contraint à écrire cette lettre que lui avait dictée. Tout le prouvait. Cependant le comte se leva.

— Mouchette, dit-il.

— Capitaine ?

— Prie M. Saturne de monter.

— Vous sortez, capitaine ?

— Oui, mon enfant.

— Mais il est dix heures du soir; la pluie tombe ; le temps est horrible.

— Il faut que je sorte ; va, mon enfant, dit-il affectueusement.

Mouchette ne répliqua pas et sortit.

Au bout d'un instant, M. Saturne entra.

Le comte lui fit un signe.

Le nègre, toujours impassible, froid et silencieux, hochila son maître.

Le comte aurait pu prévenir ses amis ; il ne le voulut pas.

Il était résolu à répondre à un guet-apens par la loyauté.

Pourquoi ?

Parce que la lettre était entièrement de la main d'Edmée, qu'elle était signée par elle, et qu'il lui avait juré de ne jamais douter d'elle. Avec ce fanatisme de l'amour, le plus absurde et le plus noble des passions humaines, il voulait tenir son serment, bien qu'il eut la conviction intime que cette fidélité n'a sa parole, sur laquelle on comptait, pouvait être, pour lui, être cause de sa mort.

Malgré le comte était résolu à mourir au besoin, pour faire honneur à sa parole, il ne voulait pas du moins succomber sans vengeance ; il prit ses précautions en conséquence.

Une qu'il lui laissait, il confia à M. Saturne, puis il approcha de la marraile où ses armes étaient accrochées et formaient un magnifique trophée.

Il choisit deux paires d'excellents revolvers à six coups, qu'il chargea avec soin et passa à ceintures.

Cette précaution n'avait rien d'inexcitée ; à cette époque, tout le monde marchait armé. A chaque pas, on était obligé, lorsqu'il s'agissait de sortir, de se munir d'un fusil.

Le comte chausse ensuite un excellent poignard, qu'il mit dans sa ceinture dans sa poche, et prit une lanterne sourde, puis il s'enveloppa d'un manteau de voyage, et il se prépara à partir.

Ses armes étaient formidable, le comte était certaine, même comme un lion, doué d'une force extraordinaire et d'une adresse remarquable, n'était certes pas un ennemi que l'on pût affronter sans péril.

En traversant l'antichambre, il vit Mouchette assis sur un banc.

Le gamin se leva.

— Où vas-tu ? lui demanda le comte.

— Je vous suis, capitaine ; n'est-ce pas mon habitude ?

— Bonne, enfant, lui dit-il doucement ; je dois sortir seul.

— Laissez-moi vous suivre, capitaine.

— Non, te dis-je ; ce soir c'est impossible ; reste ici.

— Vous le voulez ?

— Je le l'ordonne.

L'enfant courba la tête et se rassit triste-ment.

— Tu m'en veux, petit ? lui dit le comte avec bonté.

— Je n'ai pas le droit de vous en vouloir, capitaine, mais je sais ce que je feral.

— Que feras tu ?

— C'est mon secret ; vous gardez les vôtres, je garde le mien, répondit-il de cet air gonflé, leur, dont il n'avait pas complétement se défaire, même vis-à-vis de Passe-Partout, son chef bien-aimé.

— Quelque folie, sans doute !

— Je ne serai pas le seul, dans tous les cas, ît en riant le gamin.

— Allons, tu rire, tout va bien ; adieu, Mouchette.

— Au revoir, capitaine, dit-il avec intention.

M. de Warrens sortit.

Mouchette s'élança vers une porte de communication.

— Alerte ! alerte ! cria-t-il.

Deux hommes parurent, armés jusqu'aux dents.

Ces deux hommes étaient la Cigale et Fi-lotte.

— Suivez-le, dit-il, il va à Sydney-Cove.

Les deux compagnons ne se firent pas répéter ; ils s'étoignèrent au pas de course sur les traces du capitaine. Comment Mouchette connaissait-il l'endroit où se rendait le capitaine ?

Nous le dirons, au risque de faire descendre le gamin dans l'esprit du lecteur.

Mouchette, lui aussi, avait reconnu l'écriture de Mlle de L'Estang ; en voyant l'émotion et la stupeur que cette missive avait causées au comte, il avait profité de cette prostration momentanée pour s'approcher doucement et lire la lettre par-dessus l'épaule de son protecteur puis il s'était reculé en hochant la tête et en fronçant le sourcil, comme si un grand travail se faisait dans son esprit.

Cependant le comte s'était éloigné à grands pas, enveloppé soigneusement dans son manteau ; il ne prit pas une voiture, il marchait au lieu de la chaussée, l'œil et l'oreille au guet, de crainte de surprise.

Mouchette n'avait pas menti ; le temps était horrible, la pluie tombait à torrent et le vent mouillait en fondre ; de plus, la nuit était d'une obscurité telle, qu'à quatre pas devant soi, il était impossible de distinguer les objets.

Le comte marchait avec une difficulté extrême dans la terre détrempée, coupée d'ornières profondes et de flaques de boue ; les maisons, ou du moins les cabanes dont se composaient les rues étaient sombres pour la plupart ; les habitants, renfermés chez eux, dormaient ou essayaient de dormir.

Parfois, de loin en loin, le comte passait devant la porte d'un cabaret éclairant de la lumière, d'où s'échappaient des cris, des rires, ou le bruit d'une rixe.

Puis, c'était une maison de jeu, morne, silencieuse, dont les fenêtres, hermétiquement fermées, brillaient dans la nuit comme de longs yeux phosphorescents.

Sur son chemin, le comte croisa à peine trois ou quatre individus, drôles à la mine suspecte, qui, dès qu'ils le virent venir, prirent leur repos devant, mais que la démarche résolue de M. de Warrens engagée sans doute à se tenir prudemment l'écart ; en effet, ils le laissèrent passer sans lui rien dire.

Le comte atteignit enfin Sydney-Cove ; les difficultés de marche diminuèrent.

Le quartier des brigands était complétement illuminé ; il y faisait clair comme en plein jour.

Dans les cabarets, toutes les maisons de jeu flamboyaient comme des bouches de l'enfer.

Les brigands étaient en liesse. L'heure de l'orgie avait sonné pour eux, et les habitants de cette nouvelle cour des Miracles s'en donnaient à cœur joie.

Les chants, les rires, le bruit des violades et des danses se croisaient dans l'air avec les sanglots, les blasphèmes, les cris d'agonie et les coups de feu, dont le comte traversait l'espace sans même tressaillir.

A chaque coin de rue, il y avait un disque ou un combat, le sang, le vin, le whisky, la fièvre, le rhum et le mescal sculaient à flots, et d'instant en instant le crime se faisait plus rare, prenant rapidement les proportions gigantesques de l'orgie coloniale d'une population tout entière.

M. de Warrens n'eut ni hésitation, ni faiblesse ; il s'engagea résolument dans cet épouvantable chaos, où toutes les passions mauvaises étaient en ébullition, atteignit le bar-room qui lui était désigné et en franchit le seuil.

Il traversa la foule des buveurs avinés, dont pas un ne sembla remarquer sa présence, sortit de la salle, entra dans une cour sombre et boueuse, ouvrit une porte, suivit un corridor à peine éclairé par une lampe fumeuse, s'arrêta devant une seconde porte, tourna le bouton et se trouva dans une chambre assez modestement meublée.

Une femme, assise sur un sopha, la tête couverte par une mantille, se tourna vers lui, et laissant tomber son voile sur ses blanches épaules,

—Soyez le bien-venu, monsieur le comte, lui dit-elle d'une voix railleuse.

Au retentissement de cette voix, le comte reconnut la femme qui l'avait entendu qu'on verrouillait la porte en dehors.

Il sourit et salua respectueusement, silencieusement.

Il avait reconnu la comtesse de Casa-Real.

(*A continuer.*)

SPECTACLES.

ACADÉMIE DE MUSIQUE.
Rue St-Pierre, près Commercial Place.
Samedi, 13 juin et dimanche suivante.
Abonnés conservés.
LES PRIX PLEIN PENTRÉE SERONT REDUITS DE MOITIÉ
Pour la raison d'été.
Premières places et Parquets.....50 cents
Secondes des familles.....25 "
Secondes des gens de couleur.....25 "
Troisièmes pour les hommes.....25 "
Troisièmes pour les femmes de 24 à 25 cents.
L'ENORME TROUPE DE CIRMIAIRON SERA RETENUE.
Et
DE NOUVEAUX ARTISTES PARAITRONT SUR CE DERNIER SOIR.
Les brillantes représentations qui ont rendu l'Ace. ademie le Théâtre le plus fréquenté de la Nlle-Orléans, continuent à être offertes au public.
LA FONTAINE et le VENTRILOQUE seront constamment en opération et en bonne état du jour.
9 juin-6t
VENEZ PRENDRE LE FRAIS.

NOUVELLE-ORLEANS ET ST-NAZAIRE
COMPAGNIE GENERALE TRANSATLANTIQUE.
LIGNE RÉGULIÈRE ENTRE LA NOUVELLE-ORLEANS ET ST-NAZAIRE.
Correspondance avec les chemins de fer, à la porte de l'Ocean Pacifique.
Nous prenons date que les pont ayant et arrivée 24 pour arrivée de la Nlle-Orléanais Saint Nazaire 2.220 ciel
Passage dans une cabine 50 pour ayant..... 150
Passage de cabinet..... 100
Les cabines ne descendent de 3 ans ne payent pas.
Les enfants de 3 à 12 ans payent demi-place.
Au-dessous de 3 ans, gratis.
Les domestiques des passagers payent les prix fixés par les chemins de fer.
On délivre des billets d'aller et de retour aux passagers de chemins pour les [illegible] transatlantiques avec une diminution de prix de 25 pour cent pour les deux traversée, et la voyageur d'un [illegible] de la ligne de voyage de retour [illegible] de 50 pour cent pour le prix de la traversée du premier embarquement, [illegible] billets ne pourront être cédés et seront [illegible] [illegible] faite d'un fait le voyage de retour par les service de la Compagnie.
Les nourritures des passagers d'embarquent sont celle de la Compagnie.
Une cabine à deux couchettes retenue pour 2 passagers, [illegible] et un payant [illegible] et [illegible] et [illegible] et